

Brèves littéraires

Brèves

Là-bas, d'autres rivages

Esther Rasmussen

Numéro 65, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rasmussen, E. (2003). Là-bas, d'autres rivages. *Brèves littéraires*, (65), 58–63.

ESTHER RASMÜSSEN

Là-bas, d'autres rivages

L'affreux croque-mitaine était apparu sur le quai du village le lendemain des festivités de la Saint-Jean. J'habite à quelques pas de là, sur la rue Bérangère, qui longe le fleuve. Ma fenêtre en façade donne sur le petit havre – raison, d'ailleurs, pour laquelle j'ai acheté ma maison. Là, dans ce cadre paisible, quand l'humeur du fleuve reflète son bleu de ciel, et même durant ces jours moins avenants, quand il se charge de grisaille, je hisse les voiles de mon imaginaire pour écrire les contes fantaisistes, que je fabrique. Le regard perdu dans le miroitement changeant des flots, je me laisse voguer vers des rives lointaines et inconnues à la recherche d'éventuelles histoires abandonnées sur le sable. Alors, y voir déambuler ce monstre humain à quelques pas de chez moi entravait le bon déroulement de mon écriture. Chaque matin, j'apercevais sa silhouette disgracieuse, qui tantôt claudiquait, tantôt glissait un pied devant l'autre en de vigoureuses enjambées avec je ne sais quelle intention redoutable à me donner la chair de poule.

J'ai interrogé les voisins sur l'identité de l'inquiétant personnage. Or personne ne savait réellement de quel pays venait ce quidam indésirable, bien que certains oui-dire parlaient d'un marin qui aurait abandonné son navire pour un motif des plus obscurs. J'ai vite

conclu que ce suppôt du diable devait être coupable d'un crime abominable. J'ai donc appelé la police deux ou trois fois, mais rien n'y fit – l'insoutenable calamité restait toujours là.

Les voisins me confièrent qu'en dépit de son allure terrible, le type était, en fait, d'une grande humanité. Je devrais me faire à l'idée que sur la toile tant aimée resterait cette vilaine tache. Pourtant, je ne voyais pas comment sortir de l'impasse où se trouvait maintenant mon inspiration devant cette vision cauchemardesque ! Chaque matin, j'ouvrais les rideaux et je ne voyais que lui. Si cela continuait, j'en tomberais malade. Alors, un matin, face à la page continûment blanche, je m'emportai. D'un pas décidé, je me dirigeai vers lui dans la ferme intention de lui suggérer d'aller traîner plus loin.

Tout de suite, je fus sidérée à la vue de cette fissure lamentable, qui se voulait une bouche disparue sous les boursouflures du visage et qui, incapable de retenir dans sa cavité toute la mesure de sa langue, le faisait bafouiller. Ses paupières gonflées et son teint grisâtre me firent soupçonner qu'il était peut-être malade. Les deux mailloches épaisses et noueuses, qui lui servaient de mains, appuyaient d'une certaine manière ce soupçon vague. Le reste de l'homme était camouflé sous le tissu élimé d'un long manteau, mais il était facile de deviner que son corps était tout courbé. Toutefois, ce qui me surprit le plus de cet homme ne se trouvait pas dans ces défauts de nature ; quand il souleva les paupières pour me saluer, la tête me recula d'un pied tant je fus frappée par la profondeur de son regard d'un bleu de mer infinie.

Moi qui, de jour comme de nuit, voyageais en rêve à la recherche du large, l'attraction de ses yeux m'avalait en entier. Attirée par la force mystérieuse de ce puissant magnétisme, j'entrevois en mirage tant de terres lointaines et de mondes merveilleux, y soupçonnant maints rivages foulés, maints océans traversés, de la goutte d'eau la plus insignifiante à ces gros temps en haute mer.

Quelle exaltation ce fut de plonger dans cette infinitude reposant au fin fond de cette éluvion, que la mer n'avait pas acceptée, laissée sur place avec ses meurtrissures, ses ravages !

Pendant deux semaines, chaque matin, j'allais le retrouver sur le quai. Je m'assois auprès de lui pendant qu'il taquinait l'éperlan avec un petit ver épinglé au bout du long fil qui pendait à l'extrémité de sa perche. Rapidement, je le pris en amitié ; lui, ses yeux et son verbe troublant. En une sorte de poésie nostalgique voyageaient les mots pour me raconter ce terrible naufrage auquel il devait sa survie pour s'être cramponné aux cris de ses amis emportés par les eaux. Bien que rescapé, il s'était mis à se noyer par en dedans en une soudaine défaillance de ses reins, comme si une volonté divine avait voulu ramener au plus vite le fléau de sa balance à la verticale après s'être trompée dans sa pesée insondable. Dorénavant prisonnier de la dialyse et de ce corps brisé par les multiples problèmes de santé, il ne pouvait plus voyager. Ne lui restaient que les souvenirs de ses pérégrinations sur toute la surface du globe ; des sols foulés d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, jusqu'à ceux de l'île de Pâques. Tandis qu'il évoquait ses souvenirs,

ses yeux, qui avaient vu tant de choses, me reflétaient, comme un miroir enchanté, la mer et ses sautes d'humeur, le danger de ses récifs, ses littoraux aux reliefs contrastants, qui s'étendent d'un pôle à l'autre et qui s'érodent tout doucement. J'y vis aussi ces gens rencontrés dans les mégapoles irrespirables, et ceux-là mieux lotis sur les rives silencieuses et témoins des grands vents du large. Hélas, c'en était fini pour lui de tout cela, et, certains jours, je le sentais tellement triste que, pour le consoler, je l'aurais pris dans mes bras et l'aurais bercé doucement en suppléance au ballotement des flots.

Et puis, un matin, je ne le vis pas sur le quai. Je l'aperçus qui avançait dans l'eau à une vingtaine de pieds du rivage. Je le savais si mélancolique que je compris tout de suite vers où il s'en allait. Sans hésitation aucune, je me jetai dans l'eau froide et le rejoignis. Il me regarda alors, les yeux pleins d'une douleur inconsolable, en acceptant la main que je lui tendais. Je le ramenai sur la plage et, se laissant tomber à genoux sur le sable, il éclata en sanglots. Je déposai ma main sur le front de cet être misérable et tranquillement, sans faire cas de ses larmes, je le grondai.

Je l'emmenai chez moi. J'ouvris une bouteille de vin.

Il avala tout le contenu de son verre pendant que je buvais ses paroles en faisant voile dans l'infinie tristesse de ses yeux, desquels émergeait la petite Yong'Sue, vivant dans une rizière de Corée à qui, chaque printemps, il apportait le matériel et l'acquittement des frais scolaires depuis six ans. Sans

lui, elle ne pourrait poursuivre ses études. Il me parla de Vaboul, le tenancier de Bombay qui avait accepté, moyennant un petit pécule, de donner le gîte et la nourriture à Dér, Odal et Mouric, les trois frères orphelins, qui faisaient les poubelles sur les quais. Il me parla de Nico, le trop jeune pêcheur de Luanda, sur la côte africaine, à qui il apportait chaque année du nouveau matériel de pêche, et s'assurait que tout allait bien de son côté. De Raphaël, qui, à sept ans, était déjà manœuvre au port de Santiago. Il l'avait sorti de là, lui avait trouvé une pension de famille et l'avait inscrit à l'école, lui aussi.

Et puis, je lui enlevai la bouteille des mains, croyant qu'il voulait se noyer dans le vin.

Il me parla alors de la petite Mau rencontrée à Manille, qui, à onze ans, avait déjà connu plus d'hommes que lui avait connu de filles pendant toute sa vie. Il l'avait sauvée des bras de deux matelots ivres. À elle aussi, il avait trouvé une pension de famille. Elle n'avait que lui pour croire que le soleil se lèverait encore demain.

Il me parla de Tania, de Rico, de Léandre, et de tous ces autres enfants, qu'il avait pris sous son aile.

Il me demanda comment faire pour continuer à vivre en sachant que tous ces enfants étaient désormais condamnés puisqu'il n'était plus là pour prendre soin d'eux.

Je ne sais pas si c'est à cause du vin ou de ces petits visages attristés, entrevus dans la prunelle de ses yeux,

mais, de but en blanc, j'émis l'idée d'aller là-bas à sa place.

Et c'est ainsi que je me mis à voyager de par le monde. Bien que je ne lui aie rien promis, chaque hiver, je boucle mes valises et pars en mission. J'apporte aux enfants les fournitures scolaires et les lettres écrites de la main de leur bienfaiteur, paye les pensions, soins médicaux et dentaires, et prends des films témoignages pour mon ami. Comme cela, il peut constater de visu que ses petits se portent bien.

Mes histoires ont changé depuis ma rencontre avec ce parangon philanthrope. Elles ne parlent plus de fausses légendes et de contes chimériques. Maintenant, tous les prétextes sont bons pour parler de ces enfants, qui sont devenus un peu miens.

Par quelle contingence, l'homme était-il venu se briser sur l'opercule de mon cœur pour l'ouvrir et y déposer ses bagages ? Nous aimons croire tous les deux que seul le fleuve en connaît la réponse. Alors, souvent, entre deux voyages, je m'installe sur la plage en sa compagnie, à l'écoute des vagues qui déferlent et soulèvent, avec l'embrun, l'écho de rires d'enfants.